



**MINISTÈRE  
DE L'ÉDUCATION  
NATIONALE,  
DE LA JEUNESSE  
ET DES SPORTS**

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

## **En français dans le texte**

Émission diffusée le 21 novembre 2020

Objet d'étude : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI<sup>e</sup> siècle

Parcours : Le personnage de roman, esthétiques et valeurs

Œuvre : Stendhal, *Le Rouge et le Noir*

Pour les classes de première de la voie générale

Extrait : livre II, chapitres XVI, XVII, XVIII, de « Aucun regret, aucun reproche » à « l'épée pour la tuer. »

## **I. ANALYSE LITTÉRAIRE**

### **Introduction/Mise en situation**

« À Paris, la vie est fatiguée, il n'y a plus de naturel ni de laisser-aller. À chaque instant il faut regarder le modèle à imiter qui, tel que l'épée de Damoclès, apparaît menaçant sur votre tête. À la fin de l'hiver, l'huile manque à la lampe. Paris est-il sur la route de la civilisation véritable ? Vienne, Londres, Milan, Rome, en perfectionnant leurs façons de vivre, arriveront-elles à la même délicatesse, à la même élégance, à la même absence d'énergie ? Tandis que les hautes classes de la société parisienne semblent perdre la faculté de sentir avec force et constance, les passions déploient une énergie effrayante dans la petite bourgeoisie, parmi ces jeunes gens qui, comme M. Lafargue, ont reçu une bonne éducation, mais que l'absence de fortune oblige au travail et met en lutte avec les vrais besoins. » Ainsi Stendhal s'exprime-t-il dans son récit de voyage *Promenades dans Rome*, publié en 1829, soit un an avant la parution du *Rouge et le Noir*, son premier grand roman. Dans ce passage, il évoque notamment Adrien Lafargue, un des modèles de Julien Sorel, personnage principal du *Rouge et le Noir*. De son vrai nom Henri Beyle, Stendhal, bien que né à Grenoble en 1783, se percevait davantage comme milanais. Ayant découvert l'Italie à l'âge de dix-sept ans, le jeune Henri tomba sous le charme de la péninsule italienne. Son admiration sans failles pour ce territoire vint notamment de l'énergie de sa population, qualité qui, à ses yeux, était celle « qui manqu[ait] le plus au XIX<sup>e</sup> siècle » nous dit-il encore dans les *Promenades dans Rome*. Il ajoute dans ce même texte : « De nos jours, on a trouvé le secret d'être fort brave sans énergie ni caractère. Personne ne *sait vouloir* ; notre éducation nous désapprend cette grande science. » S'inspirant de deux affaires judiciaires de son époque, qui virent en 1827 et en 1829 Antoine Berthet et Adrien Lafargue tenter d'assassiner leurs maîtresses respectives, Stendhal décida avec *Le Rouge et le Noir* d'écrire une chronique de 1830.

Ancré dans son temps, ce roman raconte l'histoire de Julien Sorel. Fils du propriétaire de la scierie de Verrières, une petite ville fictive, le jeune homme paraît peu adapté à son milieu social. Doué d'une grande mémoire et d'une grande intelligence, il devient le précepteur des enfants du maire du village, Monsieur de Rênal. Julien va ensuite entretenir une relation adultérine avec la femme de ce notable, avant de partir suivre une formation au séminaire de Besançon. Ambitieux, Julien accepte la proposition de son protecteur,

l'abbé Pirard, de se rendre ensuite à Paris pour devenir le secrétaire du marquis de La Mole. Dans cette famille de la haute noblesse parisienne, Julien fait la connaissance de Mathilde, la fille du marquis. Frappé par l'orgueil et l'énergie de la jeune femme, il prend la décision de la séduire, entreprise qui s'apparente surtout à un défi personnel. Au moment où notre extrait débute, nous nous trouvons dans le livre II du *Rouge et le Noir*, seconde partie du roman qui a pour cadre principal Paris. Ici, la lecture a donné à entendre la fin du chapitre XVI, ainsi que l'intégralité du chapitre XVII et le début du chapitre XVIII. Dans l'immédiat amont de notre extrait, Julien, en une scène du balcon revisitée, vient de passer la nuit avec Mathilde. La jeune femme s'est donnée à lui, séduite non par le romantisme du jeune homme, mais par son audace, ce dernier ayant gravi la façade de l'hôtel particulier de la famille de La Mole au moyen d'une échelle. L'extrait proposé ici permet de montrer la complexité des rapports entre les deux personnages, les ressemblances entre Julien et Mathilde contribuant paradoxalement à une incompréhension mutuelle qui aura des conséquences d'abord douloureuses avant d'être tragiques.

## Un échec de l'amour

La relation qui vient de s'établir entre les deux amants ne relève pas de l'amour, mais davantage de la passion, terme qui, étymologiquement, désigne la souffrance. En effet, alors que le lecteur pourrait s'attendre à des émotions tendres et enthousiastes après cette première nuit d'amour, cette attente est immédiatement remise en cause par la négation du bonheur et de l'amour. Julien confère à cette déception une dimension sociologique avant l'heure, estimant que « ces belles façons de Paris ont trouvé le secret de tout gâter, même l'amour ». Si le narrateur reconnaît un peu plus loin que « Mathilde, dans toute sa conduite avec lui, avait accompli un devoir », il convient de prendre en considération le fait que Julien ait aussi sa part de responsabilité dans cet échec de l'amour. En effet, une métaphore militaire, déjà présente dans l'amont de cet extrait, résume alors les pensées du jeune homme : « plus étonné qu'heureux », il a le sentiment que la conquête de Mathilde a changé son statut, le faisant passer en un instant du grade de « sous-lieutenant » à celui de « colonel ». Nulle question d'amour ici, mais plutôt de défi, le jeune homme se sentant après cet acte « porté à une immense hauteur ». Quand le terme de « bonheur » réapparaît dans le texte, c'est précisément pour désigner les conséquences positives de l'orgueil satisfait. Ainsi la relation entre Julien et Mathilde est-elle tout à fait singulière. Dès le début de l'extrait, une analogie est établie avec le « dernier séjour de vingt-quatre heures » de Julien à Verrières, au cours duquel il avait pu retrouver Madame de Rênal. L'opposition entre la douce femme du maire de Verrières et l'altière fille du marquis de La Mole se prolonge dans cet extrait et illustre les tensions existant au sein du texte entre amour et passion, sincérité et apparence, altruisme et égoïsme. D'emblée, cet extrait fait comprendre au lecteur que la relation entre Julien et Mathilde s'établira en un véritable rapport de force.

## La passion de Julien

Plutôt que d'être vécue avec détachement, la relation que Julien vient d'établir avec Mathilde va donner lieu à plusieurs épisodes d'une souffrance parfois extrême, le désespoir du personnage l'amenant à se penser « fou » pour la première fois de sa vie. Le parallèle établi tout au long de cet extrait entre Julien et Mathilde, qui s'interrogent l'un et l'autre sur la nature de leur relation, permet au lecteur d'observer les réactions parfois très contrastées des deux personnages. La fin du chapitre XVI se concluait sur une interrogation de Mathilde venant directement menacer la conquête dont Julien paraissait pourtant si fier : « Me serais-je trompée, n'aurais-je pas d'amour pour lui ? » Le début du chapitre XVII permet d'apprécier pleinement à quel point la conquête de Julien n'est pas définitive, et gagne à être renouvelée en permanence. La froideur et la distance de Mathilde à son égard en sont la démonstration. Habitée par un sentiment de « honte », la jeune femme regrette de s'être donnée pour la première fois de sa vie à un homme, issu en outre d'une classe inférieure à la sienne. Elle craint notamment que son amant d'un soir puisse tirer avantage de sa faiblesse pour lui nuire, envisageant le cas d'une possible vengeance de Julien. Si l'attitude distante de Mathilde suscite chez Julien bien des interrogations, lesquelles visent à comprendre les raisons de cette subite froideur, la jeune femme n'est elle-même pas exempte des affres de la passion. Ainsi le narrateur nous apprend-il qu'elle « était en proie aux réflexions les plus amères ». Aucun échange verbal n'est effectif entre les deux amants pendant

trois jours. Comme le Christ, lui aussi fils d'un charpentier, Julien vit alors une passion, en empruntant son propre chemin de croix. Confronté à l'indifférence puis au mépris de Mathilde à son égard, il connaît pour la première fois de son existence des souffrances extrêmes. Après l'échec d'une conquête qu'il pensait définitive, ou en tous les cas moins éphémère, Julien doit faire face, nous dit le narrateur, à des « combats affreux ». Sa mémoire, qui avait toujours été l'un de ses principaux atouts dans son projet d'ascension sociale, devient subitement « cruelle ». L'ambitieux Julien semble alors capable de s'ouvrir de nouveau à l'amour, pour le meilleur et surtout pour le pire. Le narrateur nous montre à quel point le jeune homme s'en trouve décontenancé : « Julien faillit devenir fou en étant obligé de s'avouer qu'il aimait Mlle de La Mole. » S'agit-il pour autant du même amour que celui éprouvé auparavant pour Madame de Rênal ? La réponse est négative. En effet, cette relation se développe dans la souffrance et l'incompréhension, la communication entre les deux amants étant perturbée par leur incapacité à être sincères l'un envers l'autre et à se détacher des codes sociaux auxquels le microcosme dans lequel ils évoluent les a habitués. « La haine la plus vive » en vient à être leur unique sentiment réciproque. Cette affinité si particulière semble effectivement bien reposer sur une violence latente.

## Le triomphe de l'énergie

L'épisode de la vieille épée est révélateur de l'importance que Stendhal confère à la notion d'énergie. Notre extrait présente un paradoxe : comment Mathilde peut-elle voir ses sentiments passionnels pour Julien renaître alors même que son amant lui a montré son intention de la tuer ? La réaction de la jeune femme n'est certes pas habituelle et mérite d'être éclaircie. Plus tôt dans l'extrait, dominé par la douleur, mais aussi par la haine d'avoir vu Mathilde répandre des « larmes de honte » en ayant eu le sentiment de s'être « livrée au premier venu », Julien s'est spontanément saisi d'une « vieille épée du Moyen Âge ». Nous l'avons dit en préambule, Stendhal déplore l'absence d'énergie qui domine à ses yeux son siècle et plus particulièrement la France. Dans sa correspondance et ses récits de voyage, il qualifie régulièrement le XIX<sup>e</sup> siècle de manière péjorative. En ayant recours à la langue anglaise, il regrette ainsi de vivre dans ce qu'il appelle « *this age of cant* », formule que l'on peut traduire en français par « cette époque d'hypocrisie ». Si Stendhal voue une vive admiration pour l'Italie, c'est précisément parce qu'il considère ce pays comme l'un des ultimes refuges de l'énergie et de la spontanéité au XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, s'il déplore les difficultés rencontrées par la démocratie pour s'imposer sur le territoire italien, il constate en même temps que l'adversité quotidienne à laquelle est confronté ce peuple le bonifie, lui imposant de faire un appel constant à son énergie personnelle. Toutefois, Stendhal ne porte pas un regard uniformément négatif sur la dégradation de l'énergie en France. Il estime celle-ci toujours présente dans les classes les moins élevées de la société française, celles dans lesquelles le confort et la civilisation ne sont pas encore parvenus à s'imposer. Il considère par ailleurs que les Français du Moyen Âge et de la Renaissance étaient énergiques, en ce qu'ils vivaient dans des périodes d'instabilité et d'inconfort. Voir Julien, fils de charpentier ayant dû se développer dans une adversité constante, se saisir d'une épée d'un autre temps, transporte Mathilde dans une époque révolue. La jeune femme a le sentiment de se trouver en plein cœur du XVI<sup>e</sup> siècle, les noms des rois Charles IX et Henri III étant évoqués par le narrateur. En prenant la vieille épée en main, Julien Sorel devient symboliquement l'héritier de Boniface de La Mole, un ancêtre de Mathilde qui vécut au temps de Charles IX et dont la jeune femme admire le courage et l'énergie, qui lui valurent d'avoir la tête tranchée. Alors que cette épée était « conservée dans la bibliothèque comme une curiosité », lui redonner une utilité transforme Julien aussi bien que Mathilde, la jeune femme voyant ses larmes de rage se tarir comme par magie. Plus loin dans cet extrait, le narrateur souligne d'ailleurs ce changement brutal en modifiant le sens du mot « curiosité ». En effet, Mathilde sera amenée à regarder « avec curiosité », c'est-à-dire avec un vif intérêt et non comme une étrangeté exotique, « ces mains qui le matin avaient saisi l'épée pour la tuer. » Ici, la spontanéité de Julien confère à son acte une dimension sublime, qui l'élève aussi bien qu'il élève son amante. Plutôt que de privilégier la réflexion pour la mettre au service de sa grande ambition personnelle, le jeune homme décide de donner la primauté à sa pulsion, au point que sa conception du bonheur en devienne temporairement mortifère : « Il eût été le plus heureux des hommes de pouvoir la tuer », nous dit le narrateur. Alors que Julien s'apprête à détruire celle dont il est fortement épris, il en retire un bénéfice dont il ne mesure pas la portée : il contribue par cette action à faire renaître l'admiration dans le cœur de la fière

Mathilde. Le feu qui l'anime se communique à la jeune femme. Pour Stendhal, être énergique ne consiste pas à accomplir un acte de force en tant que tel, mais à montrer qu'on en a la capacité, comme le fait ici Julien, qui repose l'épée peu de temps après l'avoir saisie. Dans son récit de voyage *Rome, Naples et Florence*, dont la deuxième version paraît en 1826, soit quatre ans avant *Le Rouge et le Noir*, l'écrivain grenoblois signifiait bien que ce n'était pas la quantité, mais la qualité de l'énergie qui retenait son attention en affirmant : « J'aime la force, et de la force que j'aime, une fourmi peut en montrer autant qu'un éléphant. »

## Le début de la fin

Ainsi cet extrait est-il crucial en ce qu'il est annonciateur de la destinée tragique de Julien Sorel. Refusant son départ, le marquis de La Mole dit dans notre extrait, sans saisir pleinement la mesure de son propos, que son secrétaire est « réservé à de plus hautes destinées. » En se faisant l'héritier involontaire de Boniface de La Mole, Julien Sorel se transforme en un véritable personnage romanesque. Bien que notre extrait marque la possibilité d'une réconciliation durable entre Julien et Mathilde, ce texte souligne également la fragilité de leur relation, plus passionnelle qu'amoureuse. Incapables d'instaurer un échange sincère entre eux, les deux amants voient leur relation reposer sur un rapport de force permanent, dans lequel l'orgueil et l'énergie occupent une place démesurée. Ici, le feu doit être alimenté par le feu, mais le risque d'une relation fondée sur une structure aussi instable est de voir l'un de ses membres perdre le contrôle de ses émotions et devenir un être pulsionnel. C'est précisément ce qui arrivera à Julien lorsqu'il découvrira la lettre de Madame de Rênal, évoquant explicitement au marquis de La Mole sa relation adultérine avec le jeune homme. Donnant libre cours à sa fureur, personne, pas même sa future femme, ne sera en mesure de l'empêcher de tenter d'assassiner son ancienne maîtresse dans l'église de Verrières. Alors que tuer Mathilde restera définitivement un acte frappé du sceau de la potentialité, tuer Madame de Rênal deviendra pour Julien une réalité. Cette tentative d'assassinat, qui vaudra à Julien une condamnation à mort, est la démonstration paradoxale de l'amour réel qu'il porte à sa première amante. Une fois emprisonné, Julien connaîtra du reste le vrai bonheur aux côtés de Madame de Rênal, qui viendra lui rendre visite à plusieurs reprises. Ce bonheur ne sera pas possible auprès de Mathilde, qui cherchera pourtant par tous les moyens à sauver le père de son futur enfant. Paradoxalement, la décapitation de Julien permettra au jeune homme de s'assurer l'attachement définitif de Mathilde : aux yeux de la jeune femme, il deviendra en effet par sa mort l'égal des héros des époques révolues. Ainsi Julien Sorel est-il un être complexe, en étant tout à la fois un homme de son temps et un homme d'un autre temps, un héros réaliste et un héros romanesque.

## II. PROPOSITION DE QUESTION DE GRAMMAIRE

### L'interrogation

Le type interrogatif constitue, avec le type déclaratif et le type impératif, l'un des trois types d'actes fondamentaux. D'un point de vue morphosyntaxique, les types de phrases sont exclusifs l'un de l'autre : ainsi, une phrase interrogative n'est pas une phrase impérative ni une phrase déclarative. Le point d'interrogation, qui peut être un marqueur fort du type interrogatif, est toutefois à manier avec précaution. En effet, on le trouve ponctuellement associé à un type impératif, voire déclaratif. De fait, il est essentiel d'aborder l'interrogation d'un point de vue morphosyntaxique, mais aussi d'un point de vue pragmatique. C'est ce que nous nous proposons de faire ici.

#### 1. Analyse morphosyntaxique des phrases interrogatives de l'extrait

Cet extrait, qui s'étend sur trois chapitres du *Rouge et le Noir*, comporte 14 occurrences de phrases de type interrogatif. Toutes sont des interrogations directes, à l'exception de la problématique occurrence 7 (« Je tuerais sa fille ! ») et de l'occurrence 11 (« Dieu sait combien de jours le marquis va me retenir à Paris »), cette dernière étant une interrogation indirecte. On peut établir le relevé suivant à partir de l'extrait littéraire étudié :

1. « Me serais-je trompée, n'aurais-je pas d'amour pour lui ? »
2. « Serait-ce, par hasard, se dit-il, un retour à la vertu ? »
3. « Mais par simple délicatesse ne peut-elle pas se reprocher vivement la faute qu'elle a commise ? »
4. « Me méprisera-t-elle ? »
5. « Eh bien, monsieur, vous croyez donc avoir acquis des droits bien puissants sur moi, lui dit-elle avec une colère à peine retenue, puisqu'en opposition à ma volonté bien évidemment déclarée, vous prétendez me parler ?... »
6. « Savez-vous que personne au monde n'a jamais tant osé ? »
7. « Je tuerais sa fille ! »
8. « Que devint-il en y trouvant Mlle de La Mole ? »
9. « Ainsi, vous ne m'aimez plus ? »
10. « Pour où ? »
11. « Dieu sait combien de jours le marquis va me retenir à Paris »
12. « Que vais-je devenir ? »
13. « Qui pourra me guider, que vais-je devenir ? »
14. « Combien faudrait-il fondre ensemble de beaux jeunes gens de la société pour arriver à un tel mouvement de passion ? »

Il est à noter que 2 occurrences (1 et 13) présentent une double interrogation directe, une première interrogation étant immédiatement suivie d'une seconde interrogation au sein d'une même phrase interrogative. Parmi toutes les marques interrogatives relevées, 8 occurrences sont le fait de Julien Sorel (2-3-4-7-9-11-12-13), 4 sont le fait de Mathilde de La Mole (1-5-6-14), tandis que le marquis de La Mole (10) et le narrateur (8) ont chacun 1 occurrence de type interrogatif.

On dénombre 8 occurrences d'interrogations totales (1-2-3-4-5-6-7-9) qui, rappelons-le, supposent une réponse fermée (oui/non/peut-être).

À l'inverse, on relève 6 occurrences d'interrogations partielles (8-10-11-12-13-14), qui supposent pour leur part une réponse plus développée et détaillée. On notera que ces interrogations sont plus nombreuses dans la seconde partie du texte, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on considère que la situation de Julien et de Mathilde tend à se complexifier.

On trouve plusieurs interrogations dans lesquelles a été effectuée une inversion du sujet et du verbe (1-2-3-4-6-8-12-13-14). C'est là la démonstration d'un registre de langue assez soutenu, ce qui n'est guère surprenant lorsque l'on sait que l'intrigue se déroule dans le milieu social de la haute noblesse parisienne de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Toutefois, on trouve 4 occurrences dans lesquelles le sujet et le verbe ne sont pas inversés (5-7-9-11). Exception faite de l'occurrence 11 (« Dieu sait combien de jours le marquis va me retenir à Paris »), qui est

une interrogation indirecte introduite par une locution (« Dieu sait »), on peut estimer que ces occurrences sont une marque d'oralité recherchée. L'occurrence 5 (« Eh bien, monsieur, vous croyez donc avoir acquis des droits bien puissants sur moi, lui dit-elle avec une colère à peine retenue, puisqu'en opposition à ma volonté bien évidemment déclarée, vous prétendez me parler ?... ») permet de montrer la rage qui anime Mathilde dans le premier temps de son entretien avec Julien. L'éducation de Mathilde l'amènera à utiliser immédiatement après une phrase interrogative plus conforme à son rang, dans laquelle on observe une inversion du sujet et du verbe (« Savez-vous que personne au monde n'a jamais tant osé ? »). Cette seconde interrogation permet de souligner, par contraste, à quel point la jeune femme éprouvait tout d'abord un fort sentiment de colère (« une colère à peine retenue ») à l'égard de Julien. L'occurrence 9 (« Ainsi, vous ne m'aimez plus ? ») ne procède à aucune inversion du sujet et du verbe sans doute parce que Julien souhaite établir une relative familiarité avec Mathilde, la question posée relevant en effet de l'ordre de l'intime (y a-t-il toujours réciprocité du sentiment amoureux entre nous ?). Bien que problématique, l'occurrence 7 (« Je tuerais sa fille ! ») nous semble mériter de figurer dans ce relevé. On peut effectivement la considérer comme un acte de langage indirect, l'énoncé ne possédant pas le statut qu'il affiche. Ici, l'emploi du conditionnel montre que Julien envisage la possibilité de commettre un homicide. La suite de la phrase, elle aussi exclamative (« Quelle horreur ! »), n'a pas le même statut que la première exclamation. Il s'agit pour Julien de réagir immédiatement à la possibilité qu'il vient de prendre en considération. De fait, on pourrait remplacer la phrase « Je tuerais sa fille ! » par « Je serais donc amené à tuer sa fille ? » ou « Je pourrais donc tuer sa fille ? ». On aurait pu exclure cette phrase du relevé, mais il nous a semblé intéressant de l'inclure, ne serait-ce que pour en montrer le caractère problématique et insister également sur le fait que l'interrogation ne dépende pas seulement de la ponctuation ni de verbes renvoyant sémantiquement à celle-ci (c'est le verbe « dire » qui est employé en incise après « Je tuerais sa fille ! »).

Dans notre relevé, nous pouvons également noter qu'une interrogation est constituée de la seule préposition « pour » suivie de l'adverbe interrogatif « où » (occurrence 10). Attribuée au marquis de La Mole, cette brève interrogation souligne la volonté de cet homme d'obtenir une réponse rapide, les préoccupations qui sont alors les siennes allant bien au-delà de la situation personnelle de Julien Sorel, son secrétaire.

Dans notre relevé, trois phrases comportent des adverbes interrogatifs (« où » et « combien » : occurrences 10-11-14).

Trois phrases sont introduites par des pronoms interrogatifs de forme simple (« que » et « qui » : occurrences 8-12-13).

Enfin, on relève trois phrases interro-négatives (occurrences 1-3-9), manifestation d'un doute profond.

## 2. Analyse pragmatique des phrases interrogatives du passage

### Les phrases interrogatives du passage sollicitant une demande d'informations

Il n'y en a véritablement qu'une seule. Il s'agit de l'occurrence 10 (« Pour où ? »), qui voit le marquis de La Mole interroger Julien au sujet de sa future destination.

Il existe plusieurs phrases qui pourraient être considérées comme des demandes d'informations, mais il paraît difficile de les classer dans cette catégorie au sens où ce sont des questions que les personnages s'adressent à eux-mêmes. C'est le cas par exemple des occurrences 1, 2, 3, 4, 12, 13, 14. Dans les occurrences 1, 2 et 4, le recours au conditionnel souligne le doute qui habite les personnages de Mathilde et de Julien. De fait, il ne s'agit pas d'interrogations qui pourraient être considérées comme des assertions déguisées. Les autres occurrences mentionnées dans cette partie (3, 12, 13) sont des interrogations qui ne présentent aucune ambiguïté vis-à-vis de la question de l'assertion, exception faite de l'occurrence 14 (« Combien faudrait-il fondre ensemble de beaux jeunes gens de la société pour arriver à un tel mouvement de passion ? »), qui sera traitée ultérieurement.

### Les phrases interrogatives du passage équivalant à une assertion

La forme interrogative est mise ici au service de l'assertion, le plus souvent pour la valoriser. Comme pour l'occurrence 7 (« Je tuerais sa fille ! »), on parlera donc d'un acte de langage indirect, l'énoncé n'ayant pas le statut qu'il affiche. C'est le cas notamment des occurrences 5 (« Eh bien, monsieur, vous croyez donc avoir acquis des droits bien puissants sur moi, lui dit-elle avec une colère à peine retenue, puisqu'en opposition à ma volonté bien évidemment déclarée, vous prétendez me parler ?...») et 6 (« Savez-vous que personne au monde n'a jamais tant osé ? ») : Mathilde de La Mole a recours à l'interrogation pour dire à Julien Sorel à quel point elle juge son attitude désinvolte, peu respectueuse de leur différence de statut social. L'interrogation présente ici une dimension hyperbolique. On le comprend d'autant mieux lorsque l'on sait que, plus tôt dans le texte, Mathilde craignait de s'être « donnée un maître » en ayant cédé aux avances de Julien.

L'occurrence 8 (« Que devint-il en y trouvant Mlle de La Mole ? ») permet au narrateur de donner une information au lecteur (en entrant dans la bibliothèque, Julien s'aperçoit que Mathilde s'y trouve également). L'interrogation vise à dramatiser cette information. Julien, qui vient de précipiter son départ de l'hôtel de La Mole, se rend dans la bibliothèque pour attendre M. de La Mole, afin de lui signifier son congé. En aucune façon il ne souhaite alors voir Mathilde. L'interrogation donne ici au narrateur la possibilité de présenter cette rencontre inattendue comme un véritable coup de théâtre, la scène qui suit étant du reste écrite de manière très théâtrale.

On pourrait placer dans cette catégorie l'occurrence 9 (« Ainsi, vous ne m'aimez plus ? »), bien qu'elle soit ambiguë (en effet, on aurait aussi pu envisager comme demande d'information). Ici, l'interrogation de Julien Sorel peut être perçue comme une affirmation, tant il semble alors persuadé que Mathilde n'éprouve plus de sentiments amoureux à son égard. De fait, son interrogation serait ici une assertion déguisée, qui exigerait d'être confirmée ou démentie (la deuxième option étant celle espérée par le personnage). On notera d'ailleurs que Mathilde ne lui répond pas directement (« J'ai horreur de m'être livrée au premier venu »), preuve qu'elle ne perçoit pas la phrase de Julien comme une véritable interrogation.

Enfin, on peut estimer que l'occurrence 14 (« Combien faudrait-il fondre ensemble de beaux jeunes gens de la société pour arriver à un tel mouvement de passion ? ») équivaut à une assertion hyperbolique, au sens où l'interrogation de Mathilde de La Mole évoque un fait inenvisageable, à savoir fondre ensemble plusieurs « beaux jeunes gens de la société » pour ne former qu'un seul et même individu. Cette impossible fusion permet à Mathilde de louer l'énergie de son amant.

### Les phrases interrogatives du passage donnant le sentiment que les personnages se livrent à une introspection

Dans cet extrait, plusieurs phrases sont la manifestation d'un mouvement de la pensée. Voir les personnages s'interroger en leur for intérieur donne le sentiment qu'ils procèdent à une forme d'introspection. C'est notamment le cas lorsque Julien Sorel ou Mathilde de La Mole, seuls, s'interrogent sur la nature de leur relation ou sur leur situation sentimentale. Les occurrences 1 (« Me serais-je trompée, n'aurais-je pas d'amour pour lui ? »), 12 (« Que vais-je devenir ? ») et 13 (« Qui pourra me guider, que vais-je devenir ? ») paraissent relever de cette catégorie. A ce titre, ces interrogatives contribuent à la dimension théâtrale de ces pages, l'exemple de « Qui pourra me guider, que vais-je devenir ? » concluant le chapitre par un vers alexandrin.

### Les phrases interrogatives marquant l'incertitude, sans nécessairement qu'une réponse précise soit attendue ou espérée

L'occurrence 11 (« Dieu sait combien de jours le marquis va me retenir à Paris ») est à distinguer des cas évoqués précédemment. On est ici face à une locution (« Dieu sait... »), expression figée qui permet à Julien de montrer à quel point il déplore la décision du marquis de La Mole, lequel a opposé un refus catégorique à son départ pour Toulouse. Le recours à la locution « Dieu sait » donne au personnage la possibilité de montrer



à quel point son prochain départ est devenu chimérique. C'est là un cas particulier dans notre relevé.